

n'était point banale, et que, pour en recevoir les marques, il fallait d'abord la mériter. Dur pour lui-même, il était sévère pour les autres. De ceux qui le connaissaient bien, nul ne s'en étonnait. Cette sévérité même avait son prix. Il y avait plus à gagner dans un de ses reproches, toujours dictés par l'affection, que dans les louanges d'un autre. Un éloge de lui, avec son clair regard et son sourire loyal, était une récompense; on était sûr d'avoir bien fait; on se sentait meilleur. C'est que, dans ce savant rigide, il y avait d'abord un homme, un caractère, une âme droite, bonne et généreuse, un esprit élevé, libre et libéral. Hélas! ce chemin si familier qui mène à son cabinet de travail, nous ne le reprendrons plus. Il nous reste, du moins, ce grand exemple d'une vie sans tache, tout entière consacrée à faire le bien, à aimer la science, à chercher la vérité.

DISCOURS PRONONCÉ AU NOM DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES  
par **M. BOULEY.**

Messieurs,

Le confrère si affectionné dont la mort nous sépare aujourd'hui appartenait à l'Académie des sciences depuis 1847, et depuis 1851, il avait succédé à M. de Mirbel dans la chaire de culture au Muséum.

Il y a soixante ans, dans ce même Muséum où il était destiné à occuper une si grande situation, M. Decaisne avait commencé par être un simple manœuvre jardinier, qui suffisait à sa tâche, bien plus par l'énergie de sa volonté que par ses forces physiques.

Comment, parti de si bas, est-il parvenu à s'élever sur les sommets qu'il a atteints?

C'est qu'il avait les dons qui font vaincre les obstacles.

Il était armé, dans sa lutte pour la vie, de la volonté, la première des forces; d'une grande capacité pour le travail et d'une intelligence très compréhensive, qui n'attendait, pour se développer, que le moment où elle pourrait s'appliquer à l'étude et manifester toute son activité.

Mais peut-être que, malgré tout, le succès n'aurait pas répondu à ses aspirations, s'il n'avait pas rencontré l'assistance d'un maître qui sut deviner, dans l'humble ouvrier, des facultés encore en germes, et l'attacher à son laboratoire, où des travaux moins pénibles lui laissèrent plus de liberté pour commencer son initiation aux choses de la science.

Ce maître était M. Adrien de Jussieu, pour qui M. Decaisne conserva toujours la reconnaissance la plus profonde et la plus affectueuse; et ce n'est que justice de faire aujourd'hui à sa mémoire l'hommage des travaux accomplis par l'élève dont il avait su si bien comprendre l'avenir et aider les efforts.

L'œuvre de M. Decaisne a été considérable; mais je ne puis la marquer ici que par quelques traits principaux, en me plaçant au point de vue spécial de la section d'économie rurale dont il était membre.

Marchant sur les traces de Parmentier, il a essayé d'introduire en France une plante alimentaire, l'Igname, dont le tubercule savoureux joue un rôle important dans l'alimentation des habitants du nord de la Chine. Sa culture au Muséum et dans quelques jardins maraîchers a prouvé que cette plante s'accommodait très bien du climat de la France, mais elle a rencontré devant elle les résistances des habitudes prises et de certaines difficultés que présente sa récolte, car on ne peut arracher qu'avec un assez grand effort le tubercule de cette plante des profondeurs où il a pénétré.

Une autre tentative a été faite par M. Decaisne pour l'importation en France d'une Ortie textile de la Chine, la *Ramie*, qui constituerait peut-être aujourd'hui une ressource précieuse pour nos départements méridionaux, si rudement éprouvés par tant de calamités.

Est-ce la force des choses, est-ce l'indifférence des hommes? Tous les efforts de M. Decaisne sont demeurés impuissants à faire adopter cette plante industrielle, malgré la grande démonstration que donne de son incontestable utilité le parti si avantageux que les Chinois ont su en tirer. Mais cette cause n'est pas perdue; et le moment n'est peut-être pas éloigné où l'idée de M. Decaisne prouvera par les résultats tout ce qu'elle renfermait de fécond et d'utile.

L'*Histoire des Poiriers*, telle que M. Decaisne l'a tracée, est une belle page du livre de la philosophie de la nature. A voir l'étonnante diversité des formes et des qualités des fruits de cet arbre, on croirait volontiers à la multiplicité de ses espèces. Il n'en est rien cependant. L'espèce est une, mais prodigieusement polymorphe. C'est l'homme, créateur de seconde main, qui est arrivé par ses procédés de culture à produire ces fausses espèces qui ne sont que des variétés dans l'unité. M. Decaisne en a donné la preuve expérimentale par des expériences à longs délais qui ont consisté dans l'étude des arbres sortant des semis de pepins extraits des fruits les plus diversifiés.

Ce qu'il a fait pour les Poiriers, M. Decaisne l'a tenté pour d'autres plantes encore, car l'origine des plantes cultivées a toujours été l'objet de ses préoccupations; et l'on trouvera dans son œuvre bien des documents propres à éclairer ces questions d'origine auxquelles les savants de nos jours appliquent leurs méditations avec une si grande passion.

Comme professeur, M. Decaisne a été un véritable maître qui avait à son service, pour faire pénétrer son enseignement dans les esprits, cette profonde connaissance des choses que donnent le long apprentissage et la pratique du métier. Il avait tant vécu dans le commerce des plantes et il

les avait si savamment étudiées, que, grâce à une prodigieuse mémoire et à une sagacité peu commune, il possédait une sorte de faculté de divination qui lui permettait de les reconnaître même sur un petit échantillon de l'une quelconque de leurs parties. Quelques brins de feuilles restés adhérents à des toisons lui permirent un jour d'affirmer avec certitude l'origine australienne de lots de laines sur la provenance desquelles on discutait, sans pouvoir s'entendre, dans l'administration des douanes.

Cette heureuse association qui se trouvait chez M. Decaisne d'une science très approfondie et d'une expérience pratique qui ne lui laissait rien d'inconnu ou de méconnu dans le domaine immense de la botanique, a fait de lui un maître exceptionnel qu'on venait consulter de partout sur les questions de science ou de fait où se trouvait un problème à résoudre; et tous ceux qui venaient à lui étaient sûrs de trouver en lui un conseiller dont la bienveillance et la patience ne se lassaient jamais.

Il aimait la science d'un amour véritable et lui a élevé un monument impérissable dans ce grand ouvrage : *le Jardin fruitier du Muséum*, qui, tout inachevé qu'il soit, faute de subsides qui ont manqué à la dernière heure, pourrait suffire à la gloire de son auteur.

Cette science à laquelle il était reconnaissant de tous les succès de sa vie, il aimait à la répandre et à en inspirer le culte, surtout aux jeunes enfants. Aussi ne s'est-il jamais désisté de sa fonction peu lucrative de professeur de botanique du collège Chaptal. Ses leçons lui étaient plutôt un délassement qu'une fatigue, car elles lui donnaient la satisfaction d'un service rendu.

La réputation de M. Decaisne était universelle; les élèves qui, pendant plus de trente ans, sont venus, de partout, profiter des leçons de sa science si profonde et de son expérience si achevée, l'avaient partout répandue, et partout les sociétés savantes l'ont consacrée en se l'associant. La célèbre Société royale de Londres, qui ne donne ses titres qu'à bon escient, le comptait parmi ses membres.

Cette consécration par ses pairs de sa juste renommée a été pour M. Decaisne un motif de très légitime orgueil et de consolante satisfaction.

M. Decaisne a pu apprécier par tant de témoignages à quelle hauteur d'estime les botanistes de tous les pays tenaient l'œuvre solide et durable par laquelle il a contribué à l'édification de la science.

DISCOURS PRONONCÉ AU NOM DE LA SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE  
par **M. P. DUCHARTRE.**

Messieurs,

Je n'ai aucun titre à prendre aujourd'hui la parole au nom de la Société botanique de France, aucun que ma vieille et inaltérable amitié, que ma